L'image de *SUR*

Silvia Baron Supervielle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1277>

DOI : 10.4000/estampe.1277

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 10-13

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Silvia Baron Supervielle, « L'image de *SUR* », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 231 | 2010, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1277> ; DOI : 10.4000/estampe.1277

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2019.

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'image de SUR

Silvia Baron Supervielle

- 1 Victoria Ocampo nous a quittés en 1979 dans sa maison de San Isidro, tout près de Buenos Aires : elle avait quatre-vingt neuf ans. Un an après, la revue *SUR*, fondée par elle en 1931 et qui se poursuivit jusqu'en 1981, lui rendit hommage dans son numéro 346. C'est de ce numéro dont je voudrais parler car les messages de ses amis sont magnifiques et on ne peut pas les lire sans ressentir une grande émotion. Chacun d'eux était proche d'elle, connaissait son caractère passionné, ses fureurs subites, sa générosité sans limites, son intuition littéraire et humaine sans faille, ses faiblesses et ses contradictions. Et chacun lui pardonnait tout. En vérité, c'est en tournant les pages de ce numéro spécial, que l'envie m'est venue de le partager avec Gérard Sourd et les lecteurs des *Nouvelles de l'estampe*.
- 2 Un des textes les plus émouvants est celui de Enrique Pezzoni, qui fut collaborateur de *SUR* durant trente ans. Il dépeint Victoria Ocampo plus comme un être humain que comme la directrice de la revue et des éditions du même nom. Il se souvient de ces moments de l'été, où elle invitait ses amis à l'accompagner dans sa maison de Mar del Plata et où elle retrouvait des écrivains parmi lesquels José Bianco, María Rosa Oliver, avec laquelle elle fonda *l'Union des Femmes Argentines* en 1936, sa sœur Angélica et d'autres amis, tous autant liés affectivement à elle qu'à son entreprise éditoriale. Il raconte, entre autres, cette anecdote. Un soir qu'ils jouaient aux cartes, Victoria fut battue par ses adversaires, elle donna de violents coups de pied sur la table puis se leva brusquement et disparut dans l'escalier. Consternés, ses amis se demandaient s'il leur fallait partir ou si elle reviendrait les rejoindre. « Et vous êtes revenue, écrit-il, déguisée de vous-même, Victoria, telle que les portraits d'Helleu vous montraient dans les murs de votre maison. Vous êtes revenue avec un chapeau aux grandes ailes, un boa enroulé autour du cou et un sourire adolescent. On a éclaté de rire et ensuite on a parlé d'autres choses, tandis que vous ne pensiez plus à la capeline et au boa que vous gardiez toujours sur votre tête et autour de votre cou ».
- 3 Cette anecdote où la tendresse, l'humour et la fureur de Victoria Ocampo sont presque tangibles, disent plus sur elle – ou tout autant – que ses créations essentielles. Parmi elles, il y a ses écrits, composés principalement de dix volumes de *Témoignages* et de six

volumes de *Autobiographie* ; et d'autres livres remarquables comme celui de Lawrence d'Arabie et ses innombrables traductions, entre autres de Camus, Faulkner, Graham Greene, Dylan Thomas, Gandhi, Claudel, etc, ainsi que le cadeau prodigieux qu'elle offrit à tous les argentins : la possibilité de connaître les plus grands écrivains de l'univers. Enrique Pezzoni, qui intitule son texte *Distracte du mal*, me fait prendre part à sa passion pour elle et regretter de ne pas l'avoir connue avant mon départ de Buenos Aires ou lors de mes voyages là-bas.

- 4 Le grand écrivain Eduardo Mallea, malheureusement peu traduit en français, et qui fut très proche de Victoria Ocampo, me donne aussi à lire des pages où tremble l'émotion. Chez lui, chaque paragraphe débute par ces trois mots : Je la vois. Ainsi, il la voit réciter avec Valéry des vers du *Cimetière Marin*, il la voit écrire et lire, il la voit en Italie et en France exercer une de ses fonctions les plus intelligentes, celle de « préférer ». Il la voit découvrir et manger et rire et pleurer. Il voit son âme vaillamment différente parce qu'elle est irrémédiablement authentique. Il voit son désir constant de vérité, de qualité. Il voit sa crédulité, la confiance qu'elle a dans les gens, propre aux innocents, aux visionnaires, à ceux qui croient toujours malgré les désenchantements et les trahisons. Il la voit choisir les livres et recueillir cette lumière singulière de la chose spirituelle. Il la voit vulnérable. Il la voit revenir aux bureaux de *SUR* avec les yeux pleins de larmes à cause d'une injustice faite contre quelqu'un qu'elle connaît à peine, ou contre un ami, ou contre elle-même, et qu'elle ne peut pas réparer. « Je me refuse, écrit Eduardo Mallea, à raisonner sur elle, je veux seulement la décrire ». Peut-être que pour louer l'œuvre de quelqu'un il faut simplement l'évoquer comme personne. Et je suis consciente aussi de me servir de Victoria Ocampo et de la revue *SUR* comme un miroir magique face à Gérard Sourd et ses *Nouvelles de l'estampe*, dessins et gravures étant pour moi parfaitement des mots, voire plus, sur le papier.

Couverture du numéro 346 de *SUR*

- 5 Borges nous raconte une autre histoire. Il n'était personne, il n'était qu'un jeune homme inconnu à Buenos Aires et un jour Victoria Ocampo, à sa grande surprise, l'appelle afin qu'il devienne un des membres fondateurs de sa revue. Il était jeune et elle le distingua parmi les autres, il ne sut jamais pourquoi. Ce fut grâce à elle, selon lui, qu'il commença à être celui qu'il est. *SUR* publia pour la première fois un de ses textes *Le Jardin des sentiers qui bifurquent*. Roger Caillois, qui fut plus tard son éditeur en France, le connut par l'intermédiaire de Victoria lorsqu'il résidait en Argentine. Borges de plus écrivit pour la revue *SUR* un grand nombre d'articles sur les livres et sur le cinéma qu'il adorait bien qu'il fût aveugle. Les argentins reprochèrent à Victoria Ocampo d'être trop cosmopolite. Borges écrit : « être cosmopolite ne signifie pas être indifférent à un pays et sensible à d'autres, non. Cela signifie la généreuse ambition d'avoir de la sensibilité envers tous les pays et toutes les époques et le désir de l'éternité, le désir d'avoir été plusieurs, ce qui mène à la transmigration de âmes ». Victoria aimait sa terre, ses arbres, ses fleurs et ses fruits mais elle était très attirée par l'Europe et par l'Orient. « Plus important que le sang de notre corps, poursuit l'auteur de *l'Aleph*, est le sang de notre esprit ».
- 6 En tournant les pages de cet exemplaire de *SUR*, il est difficile de s'arrêter sur certaines et d'en écarter d'autres. Je voudrais me faire l'écho des écrivains qui n'ont pas franchi l'océan par manque de chance ou d'opportunité, et non par manque de talent. Outre Borges, figurent des noms célèbres qui évoquent Victoria Ocampo en tant qu'esprit exceptionnel, d'une culture vaste et extrêmement raffinée à l'autre bout du monde. Mais ils n'ont pas noué avec elle ce lien d'affection qu'elle savait naturellement faire poindre chez les êtres qu'elle aimait. Et c'est ce lien précieux, qui résume en fin de compte non seulement la littérature mais tout geste artistique, que je voudrais suivre aujourd'hui.
- 7 Avec Soledad Ortega, fille du philosophe Ortega y Gasset, qui révéla à Victoria la langue espagnole - qui était la sienne - on reste sur le même fil sensible : elle relate avec ardeur les souvenirs qu'elle conserve d'elle soit en Espagne, soit en Argentine, et décrit son regard, sa timidité. « Les facettes de la personnalité de Victoria étaient infinies, sa curiosité insatiable, la qualité de son esprit, sa persévérance indomptable furent des dons grâce auxquels seulement une argentine ou un argentin de ce moment était capable d'appréhender la culture du monde et de la faire connaître », écrit-elle.
- 8 Et je me trouve devant un titre *Ni en mil páginas* de María Rosa Oliver, qui n' imagine pas pouvoir parler de son amie en trois pages comme une voix au téléphone lui a demandé. María Rosa était un écrivain qui avait adhéré au parti communiste : elle fut l'amie de Victoria pendant trente cinq ans non sans des ruptures passagères. À cause d'une paralysie, elle circulait sur une chaise roulante. Elle se souvient d'une jeune femme à Paris, à l'entrée d'un hôtel : les cheveux noirs noués dans la nuque par un ruban moiré noir, elle est assise sur le bord d'une fenêtre en compagnie de Maurice Rostand. Puis, d'un pas souple, cette jeune femme marche par la rue Florida à Buenos Aires. Elle entend sa voix réciter des poèmes de Victor Hugo. Plus tard, la fabuleuse aventure de *SUR* se mit en route : María Rosa y participa depuis le commencement. Elle évoque ces après-midi dans le jardin de San Isidro avec les compagnons de la revue. L'objet de celle-ci était de projeter le reflet de l'Amérique dans le monde et celui du monde en Amérique. Ces soirées se prolongeaient dans la nuit sous les étoiles de la Croix du Sud, d'où naquit le nom de la revue. Et les souvenirs sont si nombreux que, « même en mille pages je ne pourrais les évoquer car ces jours là et les autres qui suivirent, sans que je

m'en aperçoive, furent un oasis qui est demeuré intact dans le cours agité et dispersé de ma vie ; et cet oasis est fait de mon affection pour Victoria Ocampo et de l'amitié unique, confiante et fraternelle qui nous a réunies ».

- 9 Gandhi, Tagore, Lawrence d'Arabie. Je ne cite que ceux qui, sous les étoiles du Sud, allumèrent la revue d'une lumière singulière. Victoria Ocampo, éprise de liberté, était habitée par une sensualité qui l'entraîna vers des passions qui souvent la firent souffrir. Mais sa faculté de franchir les frontières les plus lointaines lui fit détecter cette lumière singulière et l'accueillir. Hors de l'œuvre qu'elle édifia en tant qu'écrivain et editrice, elle sut voyager, regarder, perdre le temps et sauvegarder cette manière à elle d'être, de penser, d'observer, d'écrire. Sa candeur, qui pourrait dérouter certains, est immédiatement reprise par les éclairs de sa vision personnelle et juste des choses, de sorte qu'en la lisant le lecteur est désarmé et continuellement intéressé. Peu d'écrivains suscitent chez le lecteur cet abandon qui laisse de côté tout jugement. Peu d'écrivains nous font les aimer à travers des œuvres liées à leur vie. C'est le courage de la vérité qui fait naître chez le lecteur ce sentiment. On peut ne pas être d'accord avec ses pensées ou ses agissements, mais ce sentiment, que l'on ressent en général dans la vie pour des êtres réels, Victoria Ocampo le fait naître chez le lecteur en étant simplement elle-même.
- 10 En lisant ce numéro 346 de *SUR*, qui lui est consacré, j'ai eu le désir de prolonger cette voie affective, tracée par les mots de ses amis proches qui sont remplis du même courage et de la même vérité. J'ai voulu montrer l'image d'une revue qui m'accompagna longtemps à Buenos Aires en ouvrant mon regard sur le monde. Elle ne pouvait pas mieux, il me semble, avec ses lettres capitales et sa flèche dirigée vers le sud, célébrer le maître d'œuvre des *Nouvelles de l'estampe* dans son numéro 230.
-

INDEX

Index chronologique : 20e siècle

Index géographique : Argentine

AUTEUR

SILVIA BARON SUPERVIELLE

Écrivain